LADY HENRY SOMERSET.

Aucune femme en Angleterre n'a fait plus pour son sexe que Lady Henry Somerset. Elle est la fille du comte et de la comtesse Somers et a épousé en 1872 Lord Henry Somerset, membre du parlement, second fils du duc de Beaufort.

En 1890 Lady Somerset fut élue présidente de l'Union chrétienne de tempérance d'Angleterre, et deux ans plus tard elle était nommée vice-présidente de l'Union chrétienne de tempérance du Monde. En 1898, à la mort de Mlle Frances Willard, elle remplaça cette femme célèbre à la présidence de l'Association internationale qui compte aujourd'hui un million de membres.

Lady Somerset est âgée d'environ cinquante ans.

TEMPERATURE

De 11 décembre 1901.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	48	9
Midi.....	62	17
3 P. M.....	60	16
6 P. M.....	58	14

LES IDÉES

—DU—

Président Roosevelt

Dans le monde politique comme dans le monde économique ou social, les trois quarts des actes qui soulèvent les plus graves objections et engendrent parfois les plus dangereux conflits ont été inspirés par d'excellentes intentions. Ils sont toujours le fruit, ou d'une erreur de calcul ou de l'oubli de quelques intérêts légitimes, de quelques droits respectables auxquels on n'a pas su faire la place qui devait leur revenir, et qui se révoltent contre ce qu'ils considèrent comme une injustice.

Quand, tout récemment, M. Roosevelt invitait à la Maison Blanche et recevait à sa table un nègre de grande valeur, il n'était certainement pas guidé par des intentions malveillantes à l'égard du Sud. Il eut alors travaillé contre ses intérêts et tiré sur ses propres troupes. Il voulait tout simplement prouver qu'il n'avait ni préjugé, ni parti pris contre la race de couleur.

La démarche était le fait d'un esprit primesautier et quelque peu chevaleresque. On sait quels en ont été les résultats. Ce trop fameux dîner a produit une secousse assez violente dans les esprits. M. Roosevelt venait de brouiller les cartes au moment même où il croyait que la partie était gagnée.

Il avait oublié qu'il y a dans l'Union des intérêts supérieurs à ceux de la race noire, et il a été obligé de rebrousser chemin.

Il en est de même pour les affaires de Cuba. Afin d'obtenir au plus vite leur complète indépendance, les Cubains ont accepté toute les conditions que voulaient leur imposer les Etats-Unis, de telle sorte que rien ne s'oppose plus à la complète indépendance de la Perle des Antilles,— indépendance qui sera bientôt solennellement proclamée.

Comme on le pense bien, M. Roosevelt est enchanté de voir s'opérer ainsi paisiblement, sans la moindre secousse, un transfert de souveraineté que tant de gens redoutaient, que certains même déclaraient impossible; et, pour prouver aux Cubains combien il en est touché, il demande au Congrès un abaissement considérable des droits actuels sur les importations de Cuba aux Etats-Unis.

Il va plus loin encore. Il veut les doter non plus seulement du régime de réciprocité qui était la marotte de M. McKinley; il demande pour eux une faveur spéciale, une réduction extraordinaire des droits, ce à quoi nous ne nous opposerions pas, si d'autres intérêts aussi graves et peut-être plus légitimes que ceux des Cubains ne devaient pas en souffrir.

Malheureusement, le monde économique est ainsi fait que tout privilège établi au profit d'un voisin quelconque de gauche tourne nécessairement au détriment du voisin de droite. C'est là une loi fatale à laquelle aucun Etat n'échappe. En fait, Cuba n'a que deux grands produits d'exportation, les tabacs et le sucre — le sucre surtout qui, suivant le système de M. Roosevelt, envahirait notre marché et détruirait la seule industrie qui nous fasse vivre, de telle sorte que pour enrichir Cuba, un Etat étranger, on ruinerait un Etat de l'Union, la Louisiane.

C'est là un système insoutenable. En dépit de nos ardentes sympathies pour nos voisins du Sud, nous devons défendre, avant tout, les intérêts de nos campagnes. En dépit du respect que nous inspire M. Roosevelt, nous sommes, obligés de protester contre son étrange proposition, et tout nous fait espérer que le Congrès ne suivra pas les mêmes errements que le Président.

UN

Dernier Camouflet.

Le rapport du grand juri dans l'affaire des conseillers municipaux accusés de corruption est un soulagement pour notre population. Il met fin à tous les bruits malveillants, à toutes les calomnies.

Comme on le verra d'autre part les grands inquisiteurs déclarent que malgré l'enquête minutieuse à laquelle ils ont procédé, malgré les nombreux témoignages requis ou volontaires qu'ils ont entendus, ils n'ont pu découvrir aucune preuve, pas même un indice de la culpabilité des honnêtes gens mis en cause par un individu d'esprit étroit, un rancunier, un bilieux.

Il ne serait guère intéressant de revenir sur les événements qui ont précédé cette décision du grand juri. Le maladroit qui les a provoqués est disqualifié; l'assemblée à laquelle il appartenait de par les suffrages de ses concitoyens l'a rejeté de son sein, et la justice est venu mettre son sceau à sa disqualification.

Qu'il suffise de dire que ce rapport est non seulement un camouflet qui s'adresse à l'individu en question mais en même temps à tous ceux qui, s'inspirant de leurs basses envies et du fiel qui remplit leur cœur, vont partout proclamant la corruption.

Les effets de la décision du grand juri seront considérables. Elle ramènera la confiance dans une administration dont les succès sont déjà signalés et dont les efforts sont encouragés par tout ce que notre ville compte d'honnête, de patriotique, de dévoué, et en même temps elle fermera la bouche aux dénigreurs, aux calomniateurs.

MODE NOUVELLE.

Une nouvelle mode anglaise, signalée par un correspondant londonien:

L'épidémie de variole qui sévit en ce moment à Londres a été la cause d'une curieuse innovation dans les "afternoon teas" ou thés de l'après-midi. Quelques dames du West-End, en quête d'une nouvelle distraction, ont lancé les cartes d'invitations suivantes:

Mme A.... est priée de venir à quatre heures prendre une tasse de thé chez Mme B....Le docteur C....sera présent. On vaccinera.

Les invitées (le sexe fort n'est représenté à ces réunions que par le docteur) s'assemblent à quatre heures. A cinq heures, elles se soumettent à l'opération qui doit défendre leur beauté contre l'épidémie si terrible aux jolis visages.

On assure que cette nouvelle forme de réception a été accueillie avec ferveur par les dames du monde qui sont dans le mouvement.

Les exécuteurs testamentaires de M. McKinley.

Presse Associée.

Canton, Ohio, 11 décembre—Les cautionnements de George B. Cortelyou et du juge William R. Day, administrateurs, annexés au testament du défunt président McKinley ont été enregistrés aujourd'hui et approuvés par le juge Aungst. Chaque cautionnement est de $100,000. Ils ont été fournis par une compagnie de sécurité de Cleveland.

Fantaisies de Nabab.

Un Parisien, sinon milliardaire, du moins qui a, comme on dit dans l'armée, "quelque chose de chez lui", beaucoup de choses même, vient de commander un automobile tout à fait "dernier cri" ou "suprême hurlement". Ce sera l'automobile "sleeping," contenant deux lits—le monsieur dont nous parlons est marié—deux vrais lits avec des draps qui seront les siens, une taie d'oreiller sur laquelle ne se seront pas reposées avant lui nombre de têtes inconnues, comme dans les hôtels qui logent à la nuit.

C'est, précisément, pour éviter ces nuits d'hôtels, ou à plus forte raison, d'auberges de province, qu'a été conçu et exécuté l'automobile sleeping. Ce véhicule sera une véritable roulotte qui fera du quarante à l'heure. Au cours d'une tournée circulaire, par exemple en Normandie ou en Bretagne, le propriétaire de la voiture, une fois le soir arrivé, choisira le plus beau point de vue de mer, par exemple, fera stopper devant sa voiture et dira à son chauffeur non pas de piquer sa tente mais tirer les ressorts au moyen desquels un coussin se métamorphose en couchette, se déshabillera et fera un somme paisible si, bien entendu, il a prévu le cas où il serait envahi par la marée montante. Et le lendemain, les yeux frottés, il pourra contempler, en caleçon, un panorama qu'aucune construction ne bouche avant de reprendre sa route à travers les campagnes et quelquefois aussi à travers les passants.

Ce raffinement est bien "modern style", en ce sens qu'il tourne autour d'une application de la science, ce qui le relève un peu. Les prodigues d'autrefois y mettent moins de malices.

Le plus grand luxe dont on ait ouï parler, il y a un demi-siècle, par exemple, était celui d'un duc d'Ossuna qui possédait, tant en Espagne qu'en Hongrie et en Belgique, des châteaux où tous les soirs, alors même que le maître était en mer ou au bout du monde, un dîner servi pour dix personnes mobilisait des valets de pied debout derrière des chaises vides, prêts à passer le turbot ou à verser les grands crus si, par hasard, le maître venait se mettre à table avec quelques convives de choix.

En France, l'extrême division des fortunes a rarement permis ces originalités dans le domaine du somptueux. On pourrait citer —si ces mentions n'étaient pas douloureuses—des opulences qui se sont écroulées pour avoir mené de front une écurie de courses, une chasse à courre, une chasse à tir en même temps qu'on donnait à manger et qu'on "raquittait" les joueurs amis culottés de la forte somme au lansquenet, ce précurseur du baccara. Mais ce qu'on peut nommer la fantaisie dans la dépense folle, quelque chose qui rappelle l'automobile-sleeping, n'est pas chose "bien parisienne," mais bien anglaise, bien moscovite et surtout bien américaine.

Bien anglais, par exemple, et d'un britannisme qui sera salué par les plus ardents pro Boërs, ce Richard Wallace qui s'est avisé de doter Paris de ces fameuses fontaines grâce auxquelles le Parisien, qui peut encore mourir de faim, ne meurt plus de soif. Excellent Richard Wallace, son invention est si belle qu'elle en a même été calomniée par un grincheux, lequel quelconque disait d'elle: que cet Anglais se faisait une fortune avec son eau.

Bien moscovites ces nombreux princes et comtes ou simples bourgeois de la monarchie de Juillet et du second Empire, les Anatole Demidoff, les Narischkine, les Yacowleff et vingt autres, qui ont laissé si innocemment se fondre leur argent dans le creuset parisien qu'on peut se demander si "rouble" est vraiment la racine étymologique de roublard.

Quant aux Américains, ils ont pu prendre à temps pour des admirateurs du beau geste qui jette l'or par les fenêtres la suite des mylords et des boyards.

La richesse du milliardaire, dit finement M. Paul Bourget dans son toujours actuel et intéressant "Outremer", "vous révolte ou vous ravit, selon que vous êtes plus voisin du socialisme ou du snobisme." Et plus loin: "Le génie américain semble ne pas connaître la mesure."

Et tout de suite les amusantes preuves à l'appui dénonçant "l'évidence du trop, de l'abus." Trop de tapis de Perse et d'Orient, de tapisseries, de tableaux, de bibelots, de meubles rares, trop de fleurs, de verdure, de cristaux, d'argenterie. Et puis le très voyant, par exemple un paravent fait avec un tableau italien de l'école des Carrache, coupé en trois morceaux, sans du reste que la toile ait été gâtée.

De plus fort en plus fort. Dans une villa de Newport, toute une galerie privée d'amateur européen a été transportée d'un coup. Son premier possesseur avait mis des années à la réaliser parmi les plus délicats des primitifs allemands. Dans ce même Newport à l'ancre, une vraie flotte de yachts, dont quelques-uns presque aussi grands que les paquebots d'une Compagnie transatlantique, et meublés féeriquement. Parlerons-nous des Américains qui sont "dans le train", à savoir le leur, avec lequel ils s'arrêtent où ils veulent, qui ont leur garage propre, renfermant toutes les aises de la vie quotidienne, jusqu'à la salle de bains, une véritable demeure qui, plus exigeante que l'automobile, réclame des rails, mais qui, elle, fait du quatre-vingts à l'heure entre les mains du mécanicien à la solde d'un Astor, d'un Vanderbilt, d'un Carnegie, d'un Gould, d'un Rockfeller.

Rockfeller! Quel nom vient de s'écrire sous ma plume! Celui dont la fantaisie milliardaire a dépassé de cent coudées le mât d'un yacht ou la machine d'un train de chemin de fer appartenant à un particulier. Rockfeller qui, d'un coup de crayon sur un livre de chèques, a doté de cinquante millions l'Université de Chicago. Celui là synthétise le mécanisme américain, mais combien d'autres avant lui font royalement les choses ces républicains, dès qu'il s'agit de créer une entreprise savante ou charitable. Rois du fer, de l'acier, des chemins de fer, du pétrole cherchent à se "battre"—c'est leur mot—sur le terrain de la belle dépense. Rockfeller ne tiendra peut-être pas toujours le record avec ces cinquante millions donnés à Chicago. L'astre de Pierpont-Morgan se lève.

Les femmes-médecins.

D'après une statistique américaine, le nombre des doctoresses en médecine atteint le chiffre de huit mille. Voilà qui va faire plaisir aux féministes.

Et ces femmes-médecins ne sont pas des doctoresses pour rire: les huit mille diplômées exercent leur métier. Il faut avouer que la France ne détient pas le record de la quantité dans ce recensement: elle n'a que quatre-vingt médecins du sexe féminin, tandis que les Etats-Unis en comptent huit mille!

Le féminisme guérisseur n'est pas une rareté, un produit des nations jouissant de la civilisation la plus raffinée, car le négus d'Abyssinie a attaché à sa cour une doctoresse d'origine suisse.

Espérons pour les sujets de Menelik que la compétence de cette dernière est plus sérieuse que celle de l'amiral de même nationalité.

NOUVELLES ARTISTIQUES.

La représentation de retraite de M. Boucher à Paris qui est annoncée pour le samedi 28 décembre, aura pour principal attrait l'interprétation de scènes du "Marchand de Venise" (Shylock) par les artistes du Théâtre royal néerlandais à la tête duquel M. Louis Boucomicester, le grand tragédien hollandais.

Ces scènes comporteront: 1 a) "L'Achat"; b ("L'Enlèvement"; c) "le Désespoir". 2 "Le Jugement".

L'usage donnant le théâtre à l'artiste bénéficiaire, il y a eu déjà des précédents à cette invasion.... étrangère. Rossi et la Ristori vinrent ainsi à la Comédie-Française, et lors de la représentation Reichenberg, la Duse et sa troupe italienne interprétèrent un acte d'"Adrienne Lecouvreur".

Les répétitions du "Nuage," la pièce nouvelle de Gustave Guiches, se continuent le plus normalement du monde, sous la direction de M. Jules Claretie et de M. Prud'hon.

Tous les artistes, MM. Le Bargy, Mayer, Mmes Leconte, Sorel, etc., rivalisent de zèle pour que la pièce puisse passer vers le milieu de décembre.

"Pour rire", la pièce de MM. de Lordes et Reibrach, que donne en ce moment avec tant de succès le théâtre des Capucines, peut être aussi classée parmi celles qui font peur, puisqu'en ce moment la peur est en vogue au théâtre. Il est vrai qu'aux Capucines, la peur est non seulement agréable, mais encore elle est gaie. C'est l'œuvre la plus étrangement nouvelle que l'on ait encore vue à la scène, et l'effroi s'obtient, du reste, grâce simplement au merveilleux talent de la grande artiste qu'est Félicia Mallet, si bien secondée par André Dubuc:

Mme Blanche Barretta-Worms prépare également de son côté, pour le mois de janvier, sa représentation de retraite. Nous savons que les plus grands noms artistiques se sont mis à la disposition de la comédienne au talent si plein de charme, à qui sont acquises toutes les sympathies.

Le programme, en cours de composition, est déjà une attraction exceptionnelle et prochainement nous en parlerons utilement.

Le succès de cette représentation se trouve donc assuré, dès aujourd'hui, et les inscriptions des amis et admirateurs de l'exquise artiste sont nombreuses.

THEATRES.

THEATRE AUDUBON.

M. Snow et Miss Dalglish attirent toujours la foule au théâtre Audubon. On n'a jamais mieux interprété ces deux ravissants personnages que l'on appelle Roméo et Juliette. La représentation d'hier a été délicieuse. Demain, matinée, foule par conséquent.

GRAND OPERA HOUSE.

La direction du Grand Opera House n'a jamais été mieux inspirée que le jour où elle a osé aborder le grand répertoire classique. "Roméo et Juliette" a remporté un succès prodigieux. La semaine actuelle est peut-être la plus heureuse de la saison pour la troupe Baldwin-Melville.

THEATRE CRESCENT.

Ils sont réellement populaires, ces deux joyeux bouffons que l'on appelle Warde et Vokes, eux et leur excellente troupe. Ils ont le talent de tenir en gaîté tout un parterre, pendant une longue soirée. Aussi la salle est-elle toujours pleine.

Aujourd'hui, matinée.

THEATRE DE L'OPERA.

Le spectacle de mardi dernier comptera parmi les plus brillants de la saison; les artistes de M. Roberval s'y étant, en effet, surpassés.

Dans l'article que nous avons écrit au sortir du théâtre, nous avons de notre mieux, car l'heure nous talonnait, rendu compte de cette soirée. Il nous est agréable d'en reparler pour renouveler nos félicitations à Mme Chambellan qui s'est élevée aux plus hauts sommets de l'art. Dans la scène de la folie, la plus belle qui soit et la mieux écrite pour faire valoir la chanteuse sans nuire aux mouvements, au jeu de l'actrice, Mme Chambellan a été superbe. Lucie est un rôle tout de sentiment qui ne demande pas de grands efforts de sonorité; il veut avant tout le sentiment, le phrasé, le style, trois qualités qui ne manquent pas à notre *prima dona*. Toutes les nuances du rôle, elle les a comprises et rendues avec une justesse d'expression rare; tous les passages tendres, chauds, empreints de poésie ont été également mis en lumière.

L'auteur entendant l'autre soir Mme Chambellan, se fut, assurément, écrié: *Pauvre Donizetti!*

On raconte, vous le savez, que les aliénistes qui traitaient Donizetti, et qui considéraient son état désespéré, suggérèrent de le conduire un soir au théâtre et de lui faire entendre une de ses œuvres.

On choisit *Lucie*, et, à la scène de la folie, quelqu'un s'approcha de lui et lui dit: Eh bien! que pensez-vous de cette musique? et le malheureux fou que l'émotion étreignait, s'écria: Pauvre Donizetti!

C'est alors que les médecins perdirent tout espoir de le jamais voir recouvrer la raison.

La représentation de ce soir sera magnifique: nous nous laissons dire qu'il ne reste plus que fort peu de places à louer, s'il en reste. Le gouverneur et son état-major en tenue militaire, le maire et sa suite et les officiers du navire de guerre *Illinois*, tous en grande tenue, occuperont des loges que M. Roberval a gracieusement mises à leur disposition.

La fanfare de l'*Illinois* donnera un concert, au foyer, pendant les entractes, et les artistes chanteront l'hymne américain *Hail Columbia*!

LAURE NIBETTE.

THEATRE TULANE.

Les représentations de la "Henrietta," avec M. Robson dans le rôle principal, vont toujours bon train au Tulane, malgré le grave accident qui a failli coûter la vie à un des meilleurs acteurs de la troupe, M. Whytal, à la fin de la soirée d'avant-hier.

Par suite de l'insuffisance des précautions prises à la répétition, l'artiste qui devait mourir en scène, a failli être écrasé par la chute du rideau.

Il a fort heureusement échappé à la mort.

L'ESPRIT DES AUTRES

M. Prudhomme a conduit son fils au café-concert.

—Ah! papa, regarde ce monsieur qui veut battre la dame en robe jaune.

—Mais, mon ami, c'est le chef d'orchestre qui bat la mesure.

—Oh! non, je suis sûr qu'il l'a attrapée, puisqu'elle crie.

—Non, mon ami, elle chante seulement.

Un brave homme avait acheté une propriété où se trouvaient les vestiges d'un vieux château.

Il apprit que beaucoup de gens venaient les visiter.

Alors, il eut l'idée, pour attirer plus de monde, d'augmenter les débris croulants; il y en avait de tous côtés.

Un jour, un de ses amis parcourait la propriété:

—Tiens! fit-il, quel est donc ce morceau de clôture où il y a des ouvriers?

—Ça? dit le propriétaire; c'est une ruine qui n'est pas finie!

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 7 Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

PREMIÈRE PARTIE.

DE CHUTE EN CHUTE

VII

ATROCE RÉVEIL.

(Suite.)

Alors, n'y tenant plus, le financier tourne la poignée, doucement....

La serrure n'est pas fermée.. M. de Lesterelles ouvre sans bruit.....

Ce qui se présente à ses yeux est épouvantable.

Sa fille, à genoux, se contemple dans la glace de la grande armoire, en répétant sa perpétuelle mélopée monocorde, tantôt rire, tantôt gémissement.

Chavenière a disparu....

La robe de la mariée est rouge de sang, le tapis de l'appartement est maculé d'une flaque énorme.

Le malheureux père court à Lucienne en s'écriant d'une voix tremblante:

—Mon enfant!....Mon enfant! ....Qu'y a-t-il?....

Elle le voit dans la glace et se relève d'un bond brusque, les yeux dilatés par la terreur.

Elle semble ne pas reconnaître son père....

La voilà qui se précipite vers la fenêtre ouverte....

Il s'élance et la retient au moment où elle va sauter dans le vide.

L'agent de change essaie de rassurer son enfant.

Il la tient embrassée, lui parlant tendrement, presque avec sang froid, malgré l'angoisse dont son cœur est bouleversé.

—Lucienne....ma fille adorée ....réponds, je t'en prie!..... Qu'as tu, dis-moi!....Que s'est-il passé?....Où est Jacques?...

Elle reste muette, regardant M. de Lesterelles avec une expression farouche.

Ses dents s'entre-choquent....

Elle veut se dégager de l'étreinte de son père. Il lui parle encore:

—Remets toi, ma chérie..... C'est moi, papa....Pourquoi ce sang? Tu es blessée!....

Pas de réponse.

—Et Jacques, insiste le financier, où donc est-il?

Même mutisme.

Le malheureux père se sent défaillir.

Il comprend qu'un drame effrayant vient de se dérouler dans cette chambre destinée à abriter une idylle.

Il questionne de nouveau sa fille, de plus en plus pâle et défaite.

Mais la jeune femme porte une blessure à la poitrine....Une boutonnière sanglante la révèle ....Cela provient d'un coup de couteau....

M. de Lesterelles frémit.

Il s'empresse, voulant panser cette blessure.

D'une main délicate, il écarte l'étoffe du corsage de satin, de la fine chemise de batiste dont les dentelles sont rougies.

Lucienne laisse faire, inconsciente.

Le financier éponge avec son mouchoir quelques gouttelettes vermeilles surgissant encore du marbre de la peau. La plaie déjà ne saigne presque plus.

Le corset, coquette cuirasse, a amorti le coup....

La poitrine de la jeune femme porte seulement une écorchure longue et assez profonde, heureusement sans gravité.

Mais soudain Lucienne, un instant docile, se raidit, s'échappe des bras de son père et court s'agenouiller de nouveau devant la glace pour faire entendre encore son rire effrayant, entrecoupé de mots sans suite.

—Ha! ha! ha!....L'assassin entre avec son couteau....Ha! ha! ha!....Jacques est parti... C'est un anarchiste....Je suis heureuse, moi....Ha! ha! ha!

—Au secours! cria M. de Lesterelles d'une voix étranglée.... Vite, vite, du secours, au nom du ciel!....Ma fille est folle!

VIII

FOLLE!

Oh! les épouvantables minutes que passa l'agent de change à côté de son enfant qui divaguait, qui gémissait en se tordant les bras!.....

C'était en lui une détresse infinie, un écroulement sans remède.

Comment, aussi, supporter sans faiblir ce supplice, ce déchirement affreux: voir le cœur de son enfant se fermer aux êtres, aux sentiments qui l'emplissaient naguère!

Et tout le cher passé se noyer pour elle en ce sombre délire, pour le père en cette douleur!...

Sur la poitrine du financier, — refuge repoussé par elle, — la jeune femme continuait ses incohérents discours.

Mais elle ne prononçait pas le nom de Jacques....

Lucienne oubliait son mari.... Elle ne connaissait plus son père....

En vain lui parlait-il doucement, essayant d'obtenir quelques éclaircissements sur le drame de la chambre nuptiale.

La voix de la démence, seule, répondait à la voix de la tendresse paternelle.

Personne n'était venu aux cris de l'agent de change, étouffés par l'émotion suffocante.

Les domestiques, fatigués, devaient dormir d'un pesant sommeil.

Mais maintenant, M. de Lesterelles n'appelait plus.... Il ne voulait plus appeler....

Il valait mieux que les domestiques ne vinssent pas....

Que leur dire?....

Comment expliquer la disparition de Jacques, la folie subite de Lucienne?

Il fallait, au contraire, cacher le drame de la nuit et laisser croire à tous au départ des jeunes époux.

Pour cela, leur appartement devait paraître vide.

M. de Lesterelles, brisé de chagrin, vieilli de dix ans en cette heure de torture, emporta dans ses bras sa fille inconsciente.

Il ferma la chambre nuptiale dont il garda la clef et vint déposer Lucienne sur son lit à lui, avec des précautions infinies.

La malheureuse enfant ne parlait plus.... L'excitation de tout à l'heure était tombée.

Toute pâle, les yeux clos à présent, les lèvres blêmies, Mme Chavenière semblait morte.

Elle dormait, lasse, abattue...

M. de Lesterelles tomba sur un fauteuil à côté d'elle, et la tête dans ses mains, vit repasser comme en un cauchemar, la scène de la folie.

Que penser?.... Que déduire, de l'affreux événement?

Qui donc avait pu frapper sa fille et la broyer de l'émotion foudroyante qui tuait sa raison?

Mais le meurtrier, ne serait-ce pas Chavenière lui-même, qui se sera enfui après le drame?....

Cette idée épouvantable jaillit une seconde du cerveau de M. de Lesterelles. Il l'éloigna en frémissant.

Non, non.... Ce n'était pas possible!.... Jacques, si noble, si loyal, si bon....

Le formidable soupçon ne dura qu'un instant.

M. de Lesterelles, dans la tragique inquiétude de son âme, restait horriblement bouleversé.

Entre ces doutes angoissants et ses craintes douloureuses au sujet de son enfant, M. de Lesterelles — si heureux tout à l'heure — se sentait prêt à maudire Dieu. ..

L'aube allait naître. La flamme de la lampe rougissait dans la nacre indécise du matin.

Lucienne sommeillait toujours.

Soudain, M. de Lesterelles s'arracha à sa veillée douloureuse.

Il alla à son secrétaire et écrivit quelques lignes sur du papier armorié.

Fiévreusement ensuite, il traça une adresse:

"Monsieur le docteur Nozeroy, directeur de la maison de santé de Montreuil-sous Bois."

Il cacheta le pli à la cire, puis interrogeant la pendule:

—Sept heures, fit-il. Ferdinand ne tardera plus.

En effet, par la fenêtre qu'il ouvrit, il aperçut le vieux domestique, jardinier et cocher à l'occasion, avant tout serviteur de confiance, occupé à fermer la porte de la grille, puis à vérifier le squelette noueux de la glycine.

Il lui fit signe de monter.

Ferdinand fut bientôt dans le cabinet de son maître.

—Il faut porter cette lettre à Montreuil-sous-Bois, dit celui-ci. Prends la charrette anglaise et va vite. C'est très pressé....

Le cocher prit le pli cacheté en disant:

—Je vais garnir Biskra, la jument grise. Je serai rapidement